

Grandeurs et misères d'une vénérable  
discipline académique

Gábor T. Rittersporn

«Wer keine Kraft zum Traum hat,  
hat keine Kraft zum Leben.»

Ernst Toller

Il n'était pas sans quelque risque de se prononcer sur le monde russe et soviétique, le temps que l'URSS existait. Même cinquante ans après la Révolution d'Octobre, le colloque qui a réuni les meilleurs spécialistes de la question ressemblait, selon un observateur, aux délibérations d'un jury d'assises où la condamnation à mort était acquise d'avance.<sup>1</sup> À peine une demi-décennie avant la réaction en chaîne des événements qui ont fait éclater le pays des soviets, les experts les plus en vue y ont identifié un «type anthropologique» fort répandu qui rendait prévisible l'évolution de l'univers soviétique et surtout l'impossibilité qu'il change.<sup>2</sup> On pouvait se demander s'il fallait explorer cet univers alors que, tout en concédant que le livre de Custine n'était pas vraiment probant, quant aux années 1830 dont il offrait le panorama, un historien éminent expliquait qu'il restait «probablement le meilleur des ouvrages» sur la Russie de Staline et «assez valable» sur

---

Szégyen és gyalázat, kedves Imre, hogy egy élemedett írásommal köszöntelek de - mit tesz istók - éppen most tértem meg Pityerből és a leningrádi archívumokból, ahol senki sem tudott értesíteni a készülődő ünnepségről. "Más levelem majd több lesz..."

<sup>1</sup> Voir le compte rendu des actes par S. Monas, *Journal of Modern History*, juin 1970, p. 285.

<sup>2</sup> R. Conquest, «The Soviet Order», R. Wesson, éd., *The Soviet Union Looking in the 1980s*, Stanford, 1980, pp. 225-245; R. Pipes, *U.S.-Soviet Relations in the Era of Détente*, Boulder, 1981, pp. 72-73; C. Castoriadis, *Devant la guerre*, Paris, 1981, pp. 153-162, 247-248.

celle de ses successeurs.<sup>3</sup> De sorte qu'il n'est pas étonnant, dans cette atmosphère, qu'un savant illustre puisse reprocher à un chercheur d'étudier le régime soviétique comme on en étudie d'autres, voire «s'inquiéter» qu'au lieu de porter «un regard candide et éclairé» sur l'objet de ses travaux, il les fonde sur l'analyse de sources originales.<sup>4</sup>

La disparition de l'URSS et les nouvelles possibilités de se documenter sur son passé ne semblent pas modifier en profondeur les dispositions des «soviétologues» d'antan. En tout cas, la publication d'études qui, sur la base des matériaux d'archives, renouvellent notre vision de certains problèmes ou confirment des conclusions qu'on avait jugées extravagantes, il y a peu de temps encore, provoque une levée de boucliers régulière des tenants de l'orthodoxie qu'il conviendrait de respecter en touchant à telle ou telle autre question.<sup>5</sup> Comme avant, les gardiens du canon ne sont guère prêts à expliciter les raisons de leur attachement à une tradition qui s'avère passablement mal vieillie.<sup>6</sup> S'il était bien rare autrefois qu'on admette avoir besoin du concept d'une réalité qui représente l'antipode de tout ce que l'Occident est censé incarner, pour garantir la pérennité de ce dernier,<sup>7</sup> la transformation du paysage soviétique rend fort incommode de s'étendre sur les raisons pour lesquelles il serait impératif de rester fidèle aux schémas de pensée des pères fondateurs de la «kremlinologie».

Rien n'empêchait, au début des années 1970, que l'encyclopédie qui devait résumer nos connaissances sur le sujet soit intitulée «Marxisme, communisme et société occidentale»,<sup>8</sup> ni même le fait que les idées du marxisme et du communisme n'ont certainement pas leurs origines à l'est de l'Oder. Mais que faire aujourd'hui quand, contrairement à l'antinomie suggérée par le titre de l'édition allemande de cet ouvrage de référence,<sup>9</sup> la leçon implicite de la «kremlinologie» nous avertit que le système de l'URSS est sur la meilleure voie de devenir similaire au nôtre, au cas où les citoyens post-soviétiques sont de temps à autre invités aux urnes? Et, surtout, que faire s'il se trouve que c'est exactement les tentatives d'emprunter notre modèle d'économie libérale qui ont bonnes chances en Russie de déboucher sur un

---

<sup>3</sup> G. F. Kennan, *The Marquis de Custine and His Russia in 1839*, Princeton, 1971, p. 124.

<sup>4</sup> «Rapport de direction de recherche», décembre 1980, CNRS, dossier de l'agent No. 50631.

<sup>5</sup> *Slavic Review*, 1992, pp. 192-193, 1993, p. 660; *American Historical Review*, 1994, pp. 1039-1034.

<sup>6</sup> Pour une rare exception voir R. Conquest, «Reluctant Converts», *Times Literary Supplement*, le 11 février 1994, p. 9, où l'on apprend qu'il s'agirait de combattre un complot au sein du monde académique.

<sup>7</sup> E. Nolte, *Was ist bürgerlich?*, Stuttgart, 1979, pp. 114-133.

<sup>8</sup> *Marxism, Communism and Western Society*, 8 vols., New York, 1972.

<sup>9</sup> *Sowjetsystem und Demokratische Gesellschaft*, 6 vols., Fribourg, 1972.

régime autoritaire?<sup>10</sup> Le dilemme est d'autant plus embarrassant, qu'on soupçonne - même si l'on ne s'aventure de le dire presque jamais - que le darwinisme social qui motivait les pratiques nazies était étroitement lié au postulat de la compétition sans entraves et au credo des prérogatives du plus fort - sur lesquels le fonctionnement de notre système est fondé - et qu'il avait peu de choses en commun avec les principes, y compris les plus cyniques, des bolcheviks ou de leurs héritiers.<sup>11</sup>

Il ne semble pas simple de se pencher sur le phénomène soviétique ou sur ses avatars, dans ces circonstances, sans essayer de rompre avec une tradition qui veut que l'identité occidentale soit dans une large mesure fonction de tout ce qu'on est censé craindre ou espérer de la Russie.<sup>12</sup> Cette rupture serait indispensable pour que l'honnête homme gagne un peu plus des recherches sur l'ex-URSS que la représentation, de toute évidence assez peu pertinente, qu'elle constitue une réalité radicalement différente de la nôtre et que son étude est difficile à envisager dans les cadres méthodologiques des disciplines qui enquêtent sur le reste du monde. Mais rien n'est moins sûr que toute la confrérie des «soviétologues» soit prête à accepter l'idée de pratiquer un art que ses démarches et fruits ne distinguent point des autres. Certes, parallèlement au progrès de la «kremlinologie» conventionnelle, on assistait, depuis plusieurs décennies, à l'évolution de tendances dont les représentants s'évertuaient à utiliser les procédés les plus courants de la recherche sur toutes sociétés et cultures, en supposant que l'éventuelle incompatibilité de ce qu'on apprendra sur l'univers soviétique avec ce qui se dégage de l'exploration du macrocosme dont il fait partie, ne peut apparaître que si l'on applique les critères qu'on emploie pour observer n'importe quel phénomène sous le soleil. Il est notable, cependant, que les résultats les plus prometteurs de leurs travaux mobilisent même des collègues qui n'appartiennent pas vraiment au camp adverse et qui joignent leur voix à celle des tenants de l'orthodoxie pour insinuer que l'explication des méfaits du régime soviétique équivaldrait à leur justification, pour décréter des questions qui devraient être au centre des préoccupations du métier - il s'agit surtout de la terreur -, pour s'inquiéter quant aux qualités morales des

---

<sup>10</sup> R. Frydman et alii, *Privatization in Eastern Europe: Is the State Withering Away?*, Londres, 1994, pp. 182-183.

<sup>11</sup> T. Mason, «Intention and Explanation», L. Hirschfeld-L. Kettenacker, éd., *Der "Führerstaat" - Mythos und Realität*, Stuttgart, 1981, pp. 136-140. Pour le seul ouvrage monographique dont l'auteur s'efforce de prouver, assez maladroitement, que le régime nazi était avant tout une réponse à la menace bolchevik, qu'il empruntait des éléments à l'expérience soviétique et qu'à l'occasion les dirigeants de l'URSS reprenaient pour leur compte l'exemple de l'Allemagne national-socialiste, voir E. Nolte, *Der europäische Bürgerkrieg 1917-1945*, Francfort, 1987, pp. 106-133, 213-457.

<sup>12</sup> D. Groh, *Rußland und das Selbstverständnis Europas*, Neuwied, 1961, pp. 15-16, 314, 320-321.

chercheurs soupçonnables du péché de ne pas y consacrer assez de place, voire pour s'indigner que leurs études «privent de leur caractère démoniaque» les quelques politiciens qu'on a l'habitude de prendre pour les maîtres absolus de l'URSS.<sup>13</sup>

Il s'avère vain de raisonner que, comme les principaux paramètres et le fonctionnement du système soviétique n'ont guère changé entre la période d'avant-guerre et la fin des années 1980, il est peut-être utile d'explorer d'abord ceux-ci afin d'éclaircir les tenants et les aboutissants d'une multitude de problèmes plus ou moins circonscrits dans le temps (y compris la terreur qui n'a pas sévi, après tout, depuis le début des années 1950) au lieu de privilégier d'autres pistes, aussi appropriées soient elles pour faire démonstration des sensibilités éthiques du «kremlinologue». La conviction quant aux vertus édifiantes des études sur l'URSS semble solidement ancrée, si bien qu'on oublie facilement qu'au cas où les normes de la morale sont universelles, elles n'ont rien à voir avec l'état des affaires dans une société quelconque dont les circonstances ne peuvent pas nous renseigner sur les impératifs éthiques. Au fond, même si ces derniers devaient s'incarner dans les conditions bien définies d'un système ou d'un autre - comme l'enseignait l'idéologie officielle en URSS<sup>14</sup> - on ne pourrait tirer d'autre conclusion de leur éventuelle absence des réalités soviétiques que la leçon qu'ils se matérialisent soit ailleurs, soit nulle part dans les civilisations connues. Mais ce genre de réflexions est tout bonnement inconcevable, à partir du moment où l'on est prêt à faire la sienne, en tant que paradigme d'interprétation, la vision d'agissements démoniaques comme moteur du régime soviétique, c'est-à-dire de menées dont les origines et les conséquences sont aussi insaisissables par la raison que tout ce qu'on prend pour diabolique et dont la qualité satanique implique la nature exorciste, sacrale et, surtout, indiscutable du discours qui l'expose.

Il n'arrive pas fréquemment que les dignitaires d'un sacerdoce infaillible abdiquent de leur gré alors que peu de choses sont susceptibles de les inciter à agir de la sorte. En fait, il n'est même pas nécessaire que leurs exercices liturgiques s'avèrent un tant soit peu à la hauteur des mystères auxquels ils sont censés parer, si les ouailles restent convaincus du contraire. Or tout porte à penser que la «soviétologie» traditionnelle bénéficie d'une forte demande, bien au-delà de la sphère assez restreinte des milieux politiques qui en sont grands consommateurs. Sa puissance consiste avant tout à l'explication globale qu'elle fournit non seulement en ce qui concerne l'objet proprement dit

---

<sup>13</sup> S. F. Cohen, «Stalin's Terror as Social History», P. Kenez, «Stalinism as Humdrum Politics», A. Nove, «Stalinism: Revisionism Reconsidered», *The Russian Review*, vol. 45, pp. 378-384, 396-399, 415; R. Conquest, «Revisionizing Stalin's Russia», *ibid.*, vol. 46, p. 386; *id.*, «Reluctant Converts», art. cit., pp. 7-8.

<sup>14</sup> O. G. Drobnickij-I. S. Kon, éd., *Kratkij slovar' po etike*, Moscou, 1965, pp. 285-288.

de ses adjurations, mais aussi de l'univers en tant que tel, ne serait-ce qu'en prétendant tendre aux hommes de bonne volonté un miroir enchanté qui montrerait l'antithèse de tout ce qu'ils devraient reconnaître comme les vertus suprêmes des sociétés les plus prospères dont l'exemple serait à suivre par l'humanité. Réduite à quelques définitions succinctes, voire à quelques formules dont les agences publicitaires ont le secret, l'interprétation «kremlinologique» du phénomène soviétique apparaît d'autant plus persuasive, qu'elle réussit à faire valoir le sensationnel, l'émouvant et l'horrible, à épargner au spectateur un petit nombre de nuances qui - en évoquant la complexité de nos réalités - risquent de troubler l'esprit, et à suggérer qu'il y a encore des problèmes tout simples dans un monde que les meilleurs politiciens ne parviennent guère à plier à leurs visées et que même les sommités de la science semblent de moins en moins capables de rendre intelligible.

Le public dort peut-être un peu mieux s'il n'est pas importuné, disons, par l'idée que les desseins soviétiques de modernisation n'avaient d'autre modèle que notre modernité, à telle enseigne, du reste, que les rédacteurs d'une revue inversent aisément aujourd'hui les légendes des projets d'urbanisme qu'on a élaborés à Paris et à Moscou, dans les années 1920.<sup>15</sup> Nous ne pouvons même pas nous consoler que la mise en œuvre de ces plans a donné des résultats assez différents de ce qu'on observe sous nos cieux: la «ruralisation» des villes et l'apparition d'une population urbaine qui est dans une large mesure fort peu qualifiée, qui doit bien souvent s'accommoder à des arrangements incompatibles avec ses qualités professionnelles, si elle ne l'est pas, et qui vit dans des conditions humiliantes.<sup>16</sup> En effet, des efforts d'imiter ce qui compte pour le plus avancé en Occident, ont produit le paysage de la Russie contemporaine dont les élites étaient sensibles aux charmes de nos meilleurs accomplissements, tout au long de la période soviétique.<sup>17</sup> À bien des égards, la modernité russe peut apparaître caricaturale. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit de notre caricature, comme un peu partout dans le monde que nous aimons croire «en voie de développement». De sorte que nous sommes bien avisés à être aussi prudents que possible, en apprenant, par exemple, que la victoire électorale d'un parti extrémiste en Russie donne lieu, en tout sérieux, à des discussions au sein du gratin moscovite au sujet d'une éventuelle hypnose de masse qui aurait envoûté les citoyens.<sup>18</sup>

---

<sup>15</sup> *Le Débat*, 1980, No. 1, p. 92, No. 2, p. 125.

<sup>16</sup> M. Lewin, *The Gorbatchev Phenomenon*, Berkeley, 1988, pp. 20, 22, 34-37, 43-56, 105-106.

<sup>17</sup> H. Rogger, «"Amerikanizm" and the Economic Development of Russia», K. Bailes, «The American Connection», *Comparative Studies in Society and History*, 1981, No. 3, pp. 382-448.

<sup>18</sup> *Segodnja*, le 16 décembre 1993, p. 2; *Novaja eMednevnaâ gazeta*, le 22 décembre 1993, p. 1.

Rien n'est moins sûr qu'on puisse imputer ces divagations uniquement à l'œuvre de croyances populaires profondément enracinées, à partir du moment où nous sommes amenés à noter qu'elles ont surgi dans les milieux de l'ex-URSS qui sont les plus déterminés à y transplanter notre modèle socio-politique et dans l'imagination fertile d'un véritable héros de notre temps: d'un homme d'affaires prospère qui est le président du Parti de la liberté économique.<sup>19</sup> En tout cas, le lecteur attentif de la littérature «kremlinologique» aura quelque mal à ne pas remarquer une certaine parenté entre l'imagerie qui apparaît parmi les représentants les plus éminents du progrès post-soviétique avec le caractère démoniaque des machinations d'une poignée d'individus qu'il serait bienséant de mettre en évidence, en étudiant certains problèmes-clés de l'URSS. Il ne s'agit pas seulement de la projection, dans les deux cas, de l'explication de phénomènes quelque peu complexes dans un ailleurs d'une simplicité évangélique où tout devient possible. Il s'agit également - et peut-être avant tout - des limites plus qu'évidentes qu'impose à l'intellect le point de départ des zélés du meilleur des mondes post-soviétiques aussi bien que des exorcistes savants du mauvais esprit de l'ancien régime. L'Occident apparaît, dans les deux cas, comme l'horizon indépassable des civilisations concevables, bien qu'il semble pour le moins suspect qu'au lieu d'énumérer ses bienfaits haut et fort, la «soviétologie» traditionnelle préfère brandir l'épouvantail des méfaits monstrueux qui ont eu lieu en URSS. Bien entendu, l'horreur de ces crimes est indéniable. Il reste à savoir, cependant, s'ils sont à même d'expliquer grand-chose du phénomène soviétique qui pouvait en faire l'économie au bout d'un certain temps et pourtant sans changements fondamentaux, et, surtout, s'ils ne nous sont pas servis sur plateau d'argent par peur que ce qu'on serait tenté de prendre pour le nec plus ultra de nos réalisations, n'impressionne pas nécessairement trop de monde.

Qu'il s'agisse de l'agitation des prosélytes post-soviétiques du credo néolibéral ou du discours érudit de la «kremlinologie», ils communiquent le message implicite qu'il est impossible, et aussi immoral, de tenter d'envisager un arrangement socio-politique qui transcenderait le nôtre, alors qu'il semble de plus en plus pressant de le faire. Tout porte à croire que les choses en étaient là depuis longtemps, déjà à l'époque où l'expérience de l'URSS s'est avérée désastreuse mais où l'exorcisme «soviétologique» commençait à régner en majesté. Partie prenante d'une réalité qu'il ne peut guère saisir et encore moins maîtriser dans sa totalité, l'homme est sans doute condamné à tout entreprendre pour dépasser ses contraintes, ne serait-ce qu'afin de mieux les comprendre. S'il renonce à s'imaginer sa condition différemment de tout ce que ses circonstances lui imposent, il s'interdit d'y discerner exactement ce qui le limite le plus. Il serait quelque peu

---

<sup>19</sup> *Kto est' kto v Rossii*, Moscou, 1993, p. 101.

extravagant de prétendre que la «kremlinologie» a amplement contribué à explorer ces confins. Mais espérons que la critique de sa démarche peut aider à relégitimer la tentation de voir un peu plus loin que ce que nous sommes censés célébrer comme le meilleur des mondes possibles.